

***Danseuses-Mamelouk* de Josée Yvon (Éd. VLB)**

Michèle Salesse

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Salesse, M. (1983). Compte rendu de [*Danseuses-Mamelouk* de Josée Yvon (Éd. VLB)]. *Lettres québécoises*, (29), 73–73.

# Danseuses- Mamelouk

de Josée Yvon  
(Éd. VLB)

*Sortir des bordels bien devanturés  
pour s'avouer dans les rues le  
vrai Bordel de la vie*

*On finit par s'habituer à l'anormalité  
à la répartition de la pénurie chez les cadavres raisonnables  
au nom du principe rendement.*

*la putain n'est pas celle que vous pensez: mercenaires  
enlisés de 9 à 5 pour l'avènement d'un bien-être qui  
n'est pas le vôtre.*

*dans une société subtilement hypnotique, huit heures de  
travail punché par jour rend comme une guenille qui a  
juste le temps de sécher avant le prochain usage.*

*mon temps s'achève à manufacturer des boutons pour  
tenir les culottes des gens qui n'ont pas le temps.*

*attendre la fin de semaine, attendre d'être grand,  
attendre d'être compétent.*

*on passe sa vie à s'évanouir. (p. 134)*

C'est avec des mots lourds de signification que Josée Yvon (co-auteur de *Koréphilie*), nous parle de ces violences quotidiennes dans son dernier livre *«Danseuses-mamelouk»* publié aux éditions VLB. Elle rassemble ici trois récits publiés entre 1975 et 1982.

Avec Josée Yvon, les «mots» sont plus que des mots, ils sont aussi «maux». S'il n'est certes encourageant, ni rassurant pour quiconque de s'«aventurer» dans certains «dédalles» de notre société, il n'est pas facile d'écrire ce que certains n'aiment pas voir ou n'aiment pas lire. Pourquoi? Peut-être parce que si l'on sait ce qui s'y passe, le voir de près, ça fait mal, ça dérange. C'est tellement plus facile de juger les gens, de les classer systématiquement selon un système établi. Et puis, on ne change pas les choses du jour au lendemain.



Des femmes décrivent cette société, l'écrivent aussi. Une fois encore, une femme, Josée Yvon, plus consciente que jamais, utilise l'écriture comme moyen de conscientisation en refusant de camoufler une réalité; la réalité de certaines de femmes. Que celles-ci soient prostituées, transsexuelles, aliénées, infantes, terroristes ou tout simplement danseuses dans des bars ou des clubs, qu'elles s'appellent; Christiane, Marie, Lucie, Rita, Michelle, Julie, Amanda... il n'en demeure pas moins que ce sont des êtres humains avant tout, des femmes de notre société, des femmes qui «dansent» avec plus ou moins d'agilité ou de souplesse «sur la corde raide du vécu». Ces femmes sont fières malgré tous les jugements et préjugés que la société pose sur elles.

Dans *«Danseuses-mamelouk»*, ces femmes parlent, nous disent leur réalité, leurs images, leurs phantasmes, leurs humiliations, les censures vécues et subies. Ces femmes libèrent le trop plein de leur corps... et elles ne mâchent pas leur mots.

Ce récit noir et rose (et blanc) comme la page couverture comprend trois parties: «La chienne de l'Hôtel Tropicana», «Androgynes noires» et «Filles-commandos bandées». Cette dernière partie est d'ailleurs dédiée à la «femme la plus dangereuse du Québec». Si les deux premières parties nous entraînent dans le monde de la prostitution, de ceux (celles) qui la vivent, la troisième partie est un manifeste pour la libération du quotidien de ces femmes qui sont prêtes à aller très loin; «plus rien ne fait mal. Contrôler l'angoisse est une façon de disloquer l'organisation de la répression» (p. 133)... «plaquer la peur une fois pour toute, lui marcher dans face, éliminer les entraves, les idoles, la notion d'obscénité, de commerce./ Dissoudre les vides aspirants, la programmation des bibites et des ruines et, toutes les terreurs qu'on s'invente... jusqu'à ce que notre pensée ne devienne que pur cristal» (p. 138). Espoir? dans cette société «d'abondance-capitaliste», peut-être... Il s'agit en tout cas d'un «appel» à la mobilisation. Le titre, d'ailleurs *«Danseuses-mamelouk»* est fort bien choisi. «Mamelouk» est un mot qui vient de l'arabe. On appelle ainsi le soldat de la milice turco-égyptienne qui à l'origine était formée d'esclaves et qui devint maîtresse de l'Égypte et d'où émergèrent plusieurs sultans. L'association de «mamelouk» à «danseuses», nous ouvre grand la porte sur le contenu de ce livre. D'ailleurs, l'auteure, Josée Yvon ne définit-elle pas les «danseuses-mamelouk» comme étant des femmes de tous les jours qui abusées accèdent à l'indépendance difficile et sage».

Josée Yvon n'a pas peur d'étaler la condition humaine telle qu'elle est, sans fioritures. Elle la projette en avant, en pleine lumière toute crue (et même accompagnée de photographies significatives); si bien, qu'il faudrait vraiment être aveugle pour ne pas la voir. *«Danseuses-mamelouk»* est un récit-réaction où la violence verbale s'oppose constamment à la violence «politique». Ce récit, peut choquer certains, d'autres peuvent l'aimer; mais une chose est certaine, on ne peut y rester indifférent. □

Michèle Salesses